

ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ

Abonnement payable d'avance.
Canada—Excepté cité de Québec.....\$ 1.00
Cité de Québec et pays étrangers..... 1.50
Pour les Sociétaires de la Coopérative Fédérée de Québec et de la Société des Jardiniers-Maralchers..... 75c

Tarif des annonces 15c. la ligne. Annonce classifiée 25 mots, 50 sous par insertion, plus un sou par mot additionnel au-dessus de 25 mots; minimum, 50 sous.

Pour abonnements et annonces écrire au "Bulletin de la Ferme", Limitée, 37, rue de la Couronne, (Édifice Guillemette) Québec. Case postale 129.—Tél. 2-4297.

LE BULLETIN DE LA FERME

REVUE TECHNIQUE HEBDOMADAIRE

Consacrée au Service des Cultivateurs de Progrès

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
37, DE LA COURONNE,
QUÉBEC

ORGANE OFFICIEL DE LA COOPÉRATIVE FÉDÉRÉE DE QUÉBEC
de la Société des Jardiniers-Maralchers et de la Société d'Industrie Laitière
de la Province de Québec.

RÉDACTION ET COLLABORATION

Cette revue est consacrée aux intérêts de la ferme et du foyer rural.

Elle est rédigée par un comité de techniciens et de praticiens agricoles, assistés de collaborateurs occasionnels et de correspondants de diverses institutions agricoles. Toute collaboration est soumise au contrôle du directeur.

La correspondance concernant la rédaction doit être adressée au Directeur du "Bulletin de la Ferme", Case postale 129, Québec.

Volume XVI—Henri Gagnon, Président.

QUÉBEC, le 27 SEPTEMBRE 1928

Frs Fleury, Gérant.—Numéro 39

Importante contribution au La Semaine Sociale de St-Hyacinthe "problème de la terre" Quelques impressions d'un auditeur

Quelques idées sur le sacrifice

REPONSE A "GRAND-PAPA"

Je ne croyais pas entrer dans une petite polémique lorsque j'ai émis l'opinion que Grand-Papa, qui à bon droit fustigeait l'orgueil, tolérerait, accueillerait même avec bonté, une juste fierté paysanne. Pour ne m'être pas assez expliquée, je reçus d'abord une douche plutôt froide, car notre bon chroniqueur avait cru apercevoir une fierté quelconque de ce que l'on sait, de ce que l'on vaut, de ce que l'on porte, et cette fierté est trop proche parente de l'orgueil pour qu'elle puisse trouver grâce devant lui. Sur de nouvelles explications, il revint à la fierté paysanne, et me fit une réponse qui prouve à quel point il estime le cultivateur et sa noble profession, et que je suis heureuse d'avoir provoquée.

Il me reste un point sur lequel "Grand-Papa" ne semble pas vouloir céder. C'est sa citadelle, il faut donc que je l'y assiege. J'ajoutais que le cultivateur pouvait être fier même des sacrifices qu'il lui faut s'imposer pour demeurer vaillamment au service de la bonne terre qu'il aime, mais qui ne lui donne pas toujours les faveurs qu'il réclame. Mon bienveillant correspondant ne semble pas voir de sacrifices en agriculture, ou il ne veut pas les avouer. Pour lui, ce serait la vie de tout repos, à moins qu'on ne s'attire des misères par son ignorance, son insouciance, autrement dit, en termes populaires, par son manque de talents. Oui, pour moi personnellement, c'est accordé. D'autres avant lui me l'avaient déjà fait remarquer: j'ai dû ne pas savoir assez menager la chèvre et le chou, j'ai dû ne pas savoir conduire mon char ou ma charrue. Mais combien de braves chefs de famille, qu'on ne pourrait raisonnablement classer parmi les sants-talents, se plaignent tout bas et quelquefois tout haut, d'un malaise semblable au mien. Que leur manque-t-il donc?

Mais voulez-vous me laisser rappeler en quelques mots les sacrifices que je crois inhérents à la profession de cultivateur? Tout d'abord, quand on entreprend la culture d'une terre, et surtout la culture mixte, élevage et industrie laitière, on s'attache. La terre est jalouse, elle ne souffre pas que son maître la délaisse un instant. Jour et nuit, il doit veiller au bien-être de son amie la terre et des bestiaux qu'il y entretient. Il y a, certes, des principes agricoles invariables, mais ils sont sujets à une infinité de circonstances qui en changent l'application, et que le cultivateur doit, chaque jour, prévoir et apprécier.

En général, il renonce aussi à la fortune. La terre ne fait pas de millionnaires. Elle donne, en moyenne, une modeste aisance et un peu plus à ceux que des talents et une activité hors ligne eussent poussés aux premières places dans l'industrie, le commerce ou les sciences, si le sort les avait dirigés de ce côté, mais en retour, elle laissera humbles et besogneux ceux qui, hélas! l'auront un peu moins comprise, ou que des circonstances incontrôlables auront empêchés d'atteindre leur idéal.

Je n'hésite pas à dire que, plus ou moins riche, ou plus ou moins pauvre, le cultivateur doit renoncer au luxe dans le vêtement. Ce n'est pas à son travail qu'il portera des soies, des draps fins et des souliers vernis et il n'a pas assez d'argent pour se donner le trouble de suivre la mode, rien que pour un jour par semaine. Le luxe dans l'habitation n'a guère plus son tour, il lui faut céder le pas aux exigences de la culture, qui demande sans cesse de nouveaux instruments, de nouvelles améliorations.

Rien ne m'amuse comme la préoccupation qu'on a, à la ville, de vouloir amuser le cultivateur. Le croit-on si dépourvu qu'il

Après avoir parcouru une partie du cycle des questions sociales et religieuses qui tourmentent notre jeune pays; après avoir étudié à la lumière du patriotisme et de la foi ces problèmes de la solution desquels dépend notre avenir national, "l'Université Ambulante", qui a nom "Les Semaines sociales du Canada", sont tombées sur la terre. Je veux dire qu'à l'aide de ces mêmes lumières naturelles et surnaturelles, des hommes de haute culture intellectuelle et de valeur morale incontestable sont allés trouver le cultivateur de chez-nous pour lui demander quelles sont ses misères, et mêmes ses travers, quels sont ses besoins, ses aspirations, et ses idéals, pour proposer à la face du public les remèdes opportuns ou les palliatifs nécessaires.

La question agricole s'est donc posée devant les semainiers et leurs auditeurs, non pas seulement comme une question matérielle et commerciale, mais sous son vrai jour, c'est-à-dire, comme une question morale, sociale et nationale.

Le problème si ardu aujourd'hui d'une production agricole économique, et payante se pose d'une façon singulière. En effet, l'agriculture a évolué et si, il y a 50 ans, nos aïeux réussissaient à vivre sur une terre en labourant avec

des bœufs, si poétiques fussent-ils, en coupant le grain à la faucille et en battant au fleau, aujourd'hui ces méthodes de cultures anciennes ne sont plus de mise. L'agriculture s'est industrialisée, s'est "mécanisée", je dirais: il faut produire vite, beaucoup et à bon marché. Vite, pour arriver en temps sur les marchés; beaucoup, pour satisfaire les exigences de ces marchés qui ont à fournir un plus grand nombre de consommateurs, et pour satisfaire aux exigences de plus en plus grandes de la vie moderne, et à meilleur compte possible pour soutenir la concurrence des autres provinces ou des pays étrangers qui ont compris, peut-être avant nous, que l'agriculture n'est plus seulement un sujet à poésie, mais bien une industrie qui fera vivre et prospérer son homme en autant qu'elle s'inspirera des autres industries qui doivent concourir à la production et à la répartition des richesses.

Pour faire de cette production une exploitation rémunératrice, on a d'abord considéré le facteur sol, ce qu'il est au point de vue organisation culturelle et ce qu'il devrait être. Il est évident que beaucoup de nos fermes manquent d'une organisation adéquate pour répondre

(Suite à la page 773)

ne sache se distraire quand bon lui semble? Quand trouverait-il des heures de loisir pour suivre des plaisirs organisés? C'est la température qui règle son travail. Si le temps est beau et que la besogne presse, rien ne peut le déranger. Où prendrait-il l'argent pour se faire remplacer, (et l'œil du maître ne se remplace pas), pour flâner et jouir à son aise, comme ceux qui viennent camper pour la nuit sur nos prairies fauchées, en tournée de vacances?

Pouquoi le cultivateur lit-il trop peu? C'est que tout le long du jour ses instants sont comptés et que le soir la fatigue lui ferme les yeux. Quel repos ce lui serait-il de lire de longs articles techniques sur des choses qui l'ont ennuyé déjà toute la journée? Ne serait-ce pas plutôt un nouveau sacrifice qu'il devrait faire comme les autres en vue d'un meilleur succès?

Ces sacrifices ne sont pas nouveaux. Nos ancêtres les accomplissaient joyeusement. Regrettaient-elles les belles robes de "Gros de Naples" des dames de la ville, nos grand-mères qui se contentaient de la même petite robe de lainage pendant la presque durée de leur vie et de quelques robes de flanelle du pays qu'elles filaient, tissaient et confectionnaient de leurs mains? Nos grand-pères étaient-ils jaloux des "surtouts" ajustés des "gros messieurs" alors qu'ils portaient, eux, leur négligé d'étoffe grise et leur chemise de flanelle carreautee, à l'année, l'été comme l'hiver? Non et non! Ils se paraient de leur force, de leur endurance, de leur solidité. Ils étaient fiers de leurs mains calleuses, de leurs traits durcis et brûlés par le soleil et les intempéries. Quelle joie c'était pour eux de dire un jour: "Ma terre est payée, on a bien menagé, mais à présent on se "grée" un peu plus". Elle était à eux la terre qu'ils foulaient de leurs pieds, ils l'aimaient, ils y voulaient mourir.

(Suite à la page 767)